



Robert Guédiguian

*“Mélenchon
devrait se calmer”*

Depuis cinquante ans, Robert Guédiguian rêve d'un socialisme authentique au pouvoir et ne désespère pas de le voir de son vivant. Les errances de Mélenchon, les échecs des alliances à gauche mais aussi Mai 68 et les mutations de Marseille... Confessions d'un homme fidèle à ses idéaux. PROPOS RECUEILLIS PAR **CHÉRIF GHEMMOUR**, AU FESTIVAL CINÉMED DE MONTPELLIER

ILLUSTRATION : **IRIS HATZFELD**

Avec le recul, qu'avez-vous pensé de l'affaire Mélenchon ?

J'aimerais bien que ça ne se soit pas passé... Mélenchon est parvenu à incarner depuis une dizaine d'années une nouvelle possibilité à gauche. Et ça s'est concrétisé l'année dernière avec son score considérable aux présidentielles. Il incarnait un leader présentant une vraie alternative à gauche. Du coup, il avait pour obligation politique de rassembler autour de lui. Moi, à ma manière et avec mes moyens, j'ai fait ce que j'ai pu pour essayer de rassembler autour de lui à ce moment-là. Je connais bien Hamon, les communistes, j'aime bien Besancenot... En fait, j'aime tout ce qui est à gauche de la gauche. J'ai quitté le PCF en 1980 et je n'ai jamais adhéré au Front de gauche, mais j'étais au congrès fondateur, où je suis intervenu. Et je me souviens d'avoir entendu autour de moi, « *pourvu que tout ça ne sombre pas dans des querelles partisanes* ». J'avais particulièrement aimé le discours de Mélenchon, un très bon orateur ceci dit en passant. Dans son discours, avec une envolée dont il a le secret, il disait : « *Je prends tout !* » Ça voulait dire : « *Je prends les anarchistes, je prends les trotskistes, je prends les anciens maoïstes.* » Je trouvais ça très juste. Parce qu'il y a une urgence à bâtir une alternative à gauche et ça fait longtemps que le Parti socialiste est failli et a failli. Donc ça fait longtemps qu'on attend cette alternative. À mon sens, Mélenchon va entrer dans l'Histoire pour ça, même si cette alternative s'est beaucoup construite autour de sa seule personne... Mais, après tout, la politique contemporaine nécessite encore plus qu'avant l'existence d'un « héros ».

Vous avez aussi trouvé sa réaction excessive ?

Je suis du Sud, je suis marseillais et je suis aussi du genre nerveux (*sourire*). Mais même moi, j'essaie de ne pas m'énerver. Je ne gueule pas toutes les trois minutes contre quelqu'un qui m'ennuie dans un débat avec des questions à la noix. Alors Mélenchon devrait se calmer. Car si ses nerfs l'emportent, ce n'est pas bon pour lui, pour son image de « héros » de la gauche. Voilà pour ses premières réactions à la perquisition du siège de son parti. Ensuite, il a eu cette réaction redoublée, à froid, où il continue à s'agiter, quand il attaque *Mediapart* : « *Il faut boycotter Mediapart ! Boycotter France Info !* » Là, ça devient ridicule. Et pour en revenir au fond, je ne suis pas d'accord avec son analyse. Je ne crois pas qu'il y ait un acharnement. Je ne peux pas croire qu'aujourd'hui il y ait une volonté de destruction de la France insoumise voulue par le pouvoir. Sarkozy a aussi morflé, Fillon a morflé, Le Pen aussi... Tout le monde morfle, à droite comme à gauche ! Je pense que la justice a fait son boulot. Et c'est un juge d'instruction qui a autorisé la perquisition donc il n'a pas été nommé par le Parquet. Voilà. Les choses se font. Évidemment, je ne soupçonne pas une seule seconde un quelconque enrichissement personnel. Je

connais Mélenchon. Je l'ai encore vu il y a trois semaines dans un restaurant à Marseille et je l'embrasse. Je sais que c'est un homme honnête.

Quel regard portez-vous sur tous les anciens communistes de votre génération qui ont rallié « le système », le capital ? Vous avez eu ce genre de tentation ?

Moi, non... Je n'aime pas ces gens-là et je leur reproche ce revirement. J'ai cru en quelque chose et mon point de vue n'a pas changé. Je me suis adapté mais je regarde du même endroit et je continue à ne pas « passer de l'autre côté ». Je suis résolument du côté des faibles, des défavorisés : je viens de là et je continuerai à défendre bec et ongles ce monde-là. Mais bon, vous savez, je suis patron de boîte de production, donc je suis un patron, hein ! Mais je n'exploite personne. Ceux avec qui je bosse gagnent pas mal de pognon, et c'est tant mieux !

Retour sur votre passé de militant : pourquoi quittez-vous le Parti communiste en 1980 ?

Précisément parce qu'il avait renoncé... C'est comme pour Mélenchon, à ce moment-là, on était très près de prendre le pouvoir. À la signature du Programme commun entre socialistes et communistes avec Mitterrand, Marchais et Fabre en 1972, moi, je suis au PCF, j'ai 17 ans, et je me dis : « *On va gagner ! Il va y avoir le socialisme en France !* » J'ai cru à ça ! Et puis, en septembre 1977, c'est la rupture des négociations et c'est là que commence la fin des haricots. Moi, je reste encore au parti en me battant contre la rupture avec les socialistes. Mais je suis minoritaire et je m'aperçois que ça ne sert à rien. En janvier 1980, je ne reprends pas ma carte. Je ne suis pas parti, je ne prends plus ma carte, c'est tout. Par la suite, j'ai toujours eu l'intuition que les tentatives de reconstruction du parti, les refondations, les replâtrages ne marcheraient jamais. Des tas de gens ont essayé mais ça n'a jamais fonctionné. Et aujourd'hui, le Parti communiste n'existe plus. Il existe un peu sans exister, oui.

Comment avez-vous vécu l'absence d'alliance entre Hamon et Mélenchon aux présidentielles de 2017 ?

J'ai trouvé ça nul. Je me suis adressé à eux dans ce sens en écrivant un article dans *Le Monde*. Je disais : « *Je vous connais bien, je vous aime bien, ne soyez pas bêtes, etc.* » En donnant quelques arguments et en disant qu'ils devaient s'allier et que c'était une nécessité absolue. Après, ils ne l'ont pas fait, ils ne l'ont pas fait, pfff... Ils font ce qu'ils veulent, mais c'est de leur faute à tous les deux, ça, c'est clair. Parce que les deux voulaient le leadership, donc c'est une faute narcissique. Je pense qu'Hamon aurait dû s'allier à Mélenchon. Mais il faut ouvrir pour s'allier. Quand on s'assoit à une table de négociation, c'est pour céder quelque chose, sinon ce n'est pas

la peine de négociier. Mélenchon était plus légitime à diriger une coalition. Il l'a prouvé après de manière éclatante. C'était donc plutôt Hamon qui aurait dû faire profil bas et dire : « *D'accord, je m'allie avec Mélenchon.* » D'ailleurs, tous ces gens-là, Hamon, Lienemann, Morelle, s'ils avaient suivi Mélenchon il y a dix ans en quittant le PS, on n'en serait pas là non plus. Je le leur reproche ça aussi, d'avoir largué le PS trop tard. S'ils étaient partis avant, Mélenchon n'aurait pas été seul. Il aurait été entouré de toutes ces peintures, de gens de son niveau et il n'aurait pas été isolé...

« Chaque fois que la gauche a pris le pouvoir dans l'histoire de France, ça a été l'aboutissement d'alliances... »

Comment vous expliquez l'importance des abstentionnistes en France ?

Ceux-là, s'ils veulent se venger, ils pourraient voter France insoumise ! Moi, si je voulais me venger de Macron, ou de Hollande par exemple, je voterais France insoumise. Ce que j'ai fait d'ailleurs. Mais le peuple est un peu aliéné, il ne sait pas trop, il hésite, donc il dit : « *Oh, ben non. Et puis non, finalement non...* » Le peuple ne se venge pas comme on le souhaite. Pas forcément. Vous savez, c'est comme la phrase de Brecht : « *Si on n'est pas content du peuple, il faut le dissoudre !* » Pour toutes les démocraties en général, le peuple se trompe, non ? Le peuple a voté Mussolini, le peuple a voté Erdogan, le peuple a voté Poutine, il a voté Hitler ! C'est bien le peuple, non ? C'est une vraie question pour la démocratie...

1968, ça a été un déclencheur de votre conscience politique ?

Oui, en 1968, je tombe littéralement dans la politique. Je ne savais pas ce que c'était avant... Boum ! Je tombe dedans, j'ai 14 ans. Je suis à l'Estaque où mon père et ses camarades font soixante et onze jours de grève, en mai-juin, sur le port. À la maison, on commence à ne plus bouffer. Que des pâtes. Plus de poisson, plus de viande. Terminé ! Et ma mère qui est serrée par tous les cordons (*sic*). 1968, c'est aussi l'image des hommes qu'on ne voyait jamais avant dans la journée, parce qu'ils travaillaient. Y'avait pas de chômage en 68. Ils partaient tôt le matin et rentraient tard le soir. À 19 heures ils arrivaient et ils jouaient aux boules. Mon souvenir le plus fort de Mai 68, c'est tous les hommes du quartier en train de jouer aux boules à 11 heures du matin... Je me dis : « *Mais qu'est-ce qu'ils font ?* » Donc, Mai 68, je le vis comme une révolte ouvrière aussi. Et n'oubliez pas que c'est la plus grande grève de l'Histoire de France ! C'est le plus grand conflit social qu'il y ait eu et qui a gagné. Ce que dit magnifiquement Deleuze, c'est que si certains détestent autant Mai 68, c'est pour ça et rien que pour ça. Si Sarkozy déteste autant 68, c'est parce que c'est d'abord une victoire de la classe ouvrière. Moi, à ce moment-là, j'adhère à un parti dans une cellule qui compte dans ses rangs trois mecs de la réparation navale, deux mecs de l'industrie chimique, un docker, un prof, un ingénieur ! Et moi, j'étais étudiant. J'ai adoré être au Parti. On retrouvait un sacré échantillonage de la société, c'était fabuleux.

Vous êtes un témoin avisé de l'évolution de Marseille. Quel est votre point de vue sur la fameuse « boboïsation » crois-

sante de la ville ?

Je vais faire une réponse de jésuite : c'est vrai et faux à la fois. Depuis une vingtaine d'années le développement de Marseille se fait sur le tourisme, « Marseille, ville de villégiature », etc. Il y a bien sûr ce statut très privilégié de la ville, géographique et climatique : il fait beau à Marseille, la mer est belle, les Calanques, c'est formidable ! Donc, faisons venir des gens, qui viennent en vacances, qui consomment et qui louent des trucs : ça fait vivre les commerces, ça donne du boulot. Les gens ne travaillent plus dans la construction navale car il n'y a plus de bateaux à réparer. Alors ils travaillent dans les bistrotts et les restaurants, et ça c'est quand même du boulot, ce n'est pas indigne. Évidemment, ça se boboïse, ça se gentrifie. Mais cette ville a un truc étrange : elle a une capacité à s'auto-reproduire en permanence. Je ne sais pas pourquoi. Quand on se promène dans le centre-ville, bien sûr qu'il y a des Anglais, des Japonais, des Allemands, des Italiens, des Espagnols, beaucoup. Tous touristes, pour la plupart. Et en même temps, il y a aussi des Camerounais, des Marocains, des Algériens : et ils sont encore là, partout, dans le centre-ville. Je vais tourner bientôt à Belzunce et c'est à peu près pareil que quand j'avais dix ans, donc il y a cinquante ans. Vous avez par exemple une maison qui a été repeinte où vit quelqu'un qui fait du cinéma mais qui cohabite vachement bien avec le Tunisien d'en bas qui vend des valises et des couvertures. Même le Vieux-Port aujourd'hui, c'est plus beau qu'avant et plus occupé par des gens des quartiers qu'avant.

Marseille, c'est une ville où les grandes choses sont l'œuvre d'aventures collectives : il y a la bande à Pagnol, la bande à Guédiguian, l'OM, IAM, voire même le clan Guérini dans le Milieu marseillais...

Je crois que c'est lié à l'essence populaire de ces villes-là, à la qualité de grandes villes populaires, laborieuses, portuaires. Je pense que les bandes se constituent chez les pauvres. Pour être individualiste, il faut être bourgeois, non ? Si on est pauvre, on a besoin des autres. Et dans l'histoire de l'humanité, c'est pareil, avec les clans ou les bandes qui se font à plusieurs. Parce qu'on est plus fort à plusieurs. Du côté des faibles, on aime les communautés, les collectifs. Qui parfois ne durent pas – y'en a un qui prend le dessus, ou ils se foutent sur la gueule, etc. Mais pour s'accrocher dans la vie, pour arriver à vivre quand on est fauché, c'est pas mal de constituer un groupe. On se sent mieux ! Et que ce soit un groupe mafieux, de musique, de cinéma ou sportif... Moi, j'ai toujours vécu en bande.

Et Jean-Claude Gaudin, maire de Marseille... Bon maire, mauvais maire ?

C'est un bon orateur, très drôle, professeur d'histoire. Il sait des choses, c'est un intellectuel. Sous des allures un peu à la Raimu, il est beaucoup plus fin qu'on ne le pense. Et puis c'est un animal politique. Il est rusé, il connaît tous les rouages. Il va de soi que je suis un opposant politique depuis toujours de Gaudin, homme de la vieille droite. Ce qui n'empêche pas des rapprochements. Un jour, il m'a appelé... Il m'a donné rendez-vous dans sa mairie qui domine le Vieux-Port et on a partagé un verre à son bureau. Et il m'a dit : « *Je connais très bien votre parcours et je sais qu'on ne partage pas les mêmes idées politiques mais tout ce que vous faites fait du bien à notre ville. Donc je vous donne les clés de la ville... Faites ce que vous voulez, quand vous le voulez. Voici le téléphone portable du secrétaire général de mairie. Et évidemment comme nous ne sommes pas du même bord politique je ne dirai jamais que je vous ai aidé...* » C'était juste après *Marius* © Jeannette (1997), mais c'est quand même classe, non ? •